

Giacomo Leopardi

Sur la Révolution française

présenté par Gérard Genot

1. Le *Zibaldone*.

Le *Zibaldone* (qui signifie à peu près, étymologiquement, *étouffe-chrétien*, c'est-à-dire fatras ou salmigondis) est un *journal*, étymologiquement aussi : de juillet 1817 à décembre 1832, Leopardi, pendant quinze ans (de dix-neuf à trente-quatre ans), écrit plus de quatre mille pages, avec des pointes en 1821 (1 126 pages) et en 1823 (894 pages), sur tous les sujets, au courant de ses lectures, de ses réflexions, et de ses retours sur les pages déjà écrites, auxquelles il apporte constamment des rallonges. La fiction du *Zibaldone* est la préparation d'une sorte de dictionnaire philosophique, qui va jusqu'à la rédaction (par Leopardi lui-même) d'*index* notionnels. Ces index proposent des regroupements, et autorisent, tout comme la pratique de la relecture et de la rallonge, les lectures opérées « selon des connexions transversales, plutôt que selon une hypothétique unité de l'œuvre ou selon l'ordre même des réflexions » (Dardano, *La necessità de composti, in Nuovi Annali della Facoltà di Magistero di Messina*, Roma, Herder, 1987, p. 34). Le *Zibaldone*, en somme, est un *réseau* dans lequel les notions circulent et se nouent, un labyrinthe aussi, dans lequel on peut suivre une multiplicité de pistes et se trouver, bien souvent, dans des carrefours fort battus par le vent de l'esprit.

2. La révolution, et la France.

Leopardi est né en 1798, et la Révolution française n'est donc pour lui qu'un événement du passé : un passé proche qui alimente, certes, les conversations et les rancœurs des familles aristocratiques de la ville de Recanati, la plus arriérée de l'État le plus arriéré d'Europe, selon le jugement de Leopardi. Son père Monaldo, catholique intelligent et réactionnaire, a suivi les événements, et en a transmis à Giacomo une image que celui-ci a élaborée pour son compte et par ses propres moyens.

La culture de Leopardi est, bien sûr, classique : assimilation et indigestion de latin, grec, d'auteurs italiens ; mais elle est aussi moderne, c'est-à-dire française. Nicolas Serban(esco) a recensé les mentions et allusions à des auteurs français dans le *Zibaldone* (*Leopardi et la France*, Paris, Champion, 1913, pp. 117-124) : on y trouve des auteurs importants (D'Alembert, Buffon, Chateaubriand, Lamennais, Montesquieu, Rousseau, Mme de Staël, Voltaire), des revues (comme le *Journal des Savans*), des compilateurs et vulgarisateurs

(comme Mme de Lambert). C'est une connaissance étendue et quelquefois indirecte, une connaissance d'autodidacte, et d'autodidacte soumis aux *alea* de la circulation des livres dans une période troublée. Tout cela pour bien faire entendre que, de la France, Leopardi a une connaissance *par écho* ; ce qui ne veut pas dire une connaissance superficielle, mais plutôt une connaissance indirecte et sans autonomie.

Ainsi, l'image de la France que l'on pourrait tirer des notes du *Zibaldone* pourrait-elle paraître tendancieuse, si, justement, elle *tendait* à démontrer quelque chose *quant à la France* : ce qui me semble assez loin d'être le cas. Leopardi se sert de l'exemple de la France pour exposer des problèmes généraux. Il en est ainsi de la langue de la poésie : la France illustre le cas d'une culture qui évacue régulièrement les usages dépassés, qui *tient sa langue à jour*, et, continuellement *contemporaine de soi* (comme dira plus tard Mallarmé), n'a aucun moyen, ni de distancer l'usage poétique de l'usage commun, ni d'inscrire l'histoire dans la langue. Vrai ou faux (et plutôt vrai que faux, d'ailleurs), il est clair que c'est moins une analyse de la culture française que l'exposé d'un cas dans une problématique.

L'image de notre Révolution joue un rôle analogue.

3. L'image de la Révolution : thèmes.

A la différence de ce qu'elle a été pour Foscolo (bien sûr, la différence d'âge explique presque tout), la révolution française n'est pour Leopardi qu'un événement à interpréter, une partie de l'histoire universelle, qui n'a touché le monde de Leopardi que de manière contingente, et par là même insignifiante. Leopardi écrit toujours *révolution* sans majuscule, ce qui montre du moins que c'en est une parmi d'autres, et en tout cas, ce qui l'y intéresse, ce n'est pas un cours d'événements en grandeur réelle, mais une sorte de représentation cartographique à grande échelle, où seuls quelques reliefs surgissent de la poussière des vicissitudes de détail, auxquelles, pas plus là qu'ailleurs, Leopardi ne prête grande attention.

Les mentions directes de la « révolution Française » (comme il l'écrit) ne sont pas très nombreuses — je les donne toutes ci-après ; elles sont contenues dans les années 1820-1822 et sont, en outre, centrées sur un petit nombre de thèmes, d'oppositions, de gradations : de *paradigmes* en somme, comme je le montrerai.

Liberté, anarchie, despotisme.

Rien d'original dans l'analyse selon laquelle la liberté dégénère typiquement en licence et anarchie, et fait place au despotisme [114] ; aussi Leopardi ne s'y attarde-t-il pas, et n'y reviendra-t-il pas ; tout au plus peut-on relever une ironie tout implicite dans le rapprochement entre l'histoire de Rome et celle de la France : prenant au mot un thème de la propagande révolutionnaire, il en montre l'applicabilité jusque dans son dévoiement.

Civilisation vs barbarie.

Si Leopardi ne s'intéresse pas tellement au cours interne de la *révolution Française*, c'est que d'autres articulations historiques retiennent davantage son attention, où notre Révolution joue le rôle d'exemple. Selon la théorie métahistorique cyclique de Vico (qui imprègne sa pensée, même s'il ne cite explici-

tement celui-ci qu'à propos de la question homérique), la *barbarie* succède à l'*extrême civilisation*. Et Leopardi [1077, mais aussi, en passant, 520] décèle dans les raffinements des monarchies occidentales (particulièrement celle de Louis XIV) des germes de corruption qui préparent les déchaînements et les effervescences révolutionnaires.

Raison vs nature

Toutefois, à cette vue *diachronique* (civilisation, corruption, puis déchaînement de la barbarie) et déterministe, se substitue nettement une vue *dialectique*, qui d'abord reconnaît [1077, 1084] que des comportements ridicules ont été éliminés, et qu'au contraire des comportements exposés au ridicule sont devenus admissibles : pour exemples, les modes vestimentaires d'une part, et des comportements sentimentaux d'autre part. Et c'est là que l'analyse de Leopardi s'affine et joue presque du paradoxe : la Révolution a rapproché les hommes de la nature, *parce que* le dessein philosophique qui a contribué à la déclencher et à l'entretenir, puis à la ruiner, était un dessein rationaliste extrémiste. La synthèse du projet révolutionnaire comme tentative de réalisation d'un objectif philosophique, pour n'être pas originale (au sens banal), n'en met pas moins en évidence, pour nous qui avons assisté (de loin aussi) aux révolutions asiatiques, l'urgence de comprendre de tels déclenchements, non dans leurs contenus (la Raison violente ici, la Foi violente là), mais dans leur dynamique : c'est de totalitarisme qu'il s'agit.

Philosophie vs demi-philosophie.

C'est aussi de la responsabilité de la pensée qu'il est question ; et l'urgence ici n'est pas moindre. La philosophie et la demi-philosophie, le radicalisme et l'imperfection, et enfin, la disqualification de ce qui croit être et n'est pas *action*, tout cela est durement asséné par Leopardi. L'opposition n'est pas entre erreur et vérité, mais entre erreur vivifiante (*vitale*) et erreur mortifiante (*mortificante, antivitale*) [520] ; l'action artificielle, volontariste, pendant la courte période où elle réussit, produit l'égoïsme et entraîne une forme d'apathie individualiste qui s'accommode d'une agitation superficielle [161, 520]. C'est ainsi que l'on arrive, par une démonstration impeccable, au terrible diagnostic selon lequel le « progrès », conduisant de la demi-philosophie (active, vivifiante) à la parfaite philosophie, détourne de l'action et se résout en apathie. Diagnostic que le passé comme l'avenir (de Leopardi, qui est *notre* passé, maintenant) confirment sans appel.

4. La pensée de Leopardi.

Je ne veux pas (surtout pas !) illustrer l'*actualité* de la pensée de Leopardi : mais seulement gloser un peu des considérations, justement, inactuelles. Au-delà de l'occasion, qui est intéressante, il y a là une *méthode*, qui ne l'est sans doute pas moins. Je la résumerai en trois points.

L'histoire : intégration et interprétation,

L'analyse historique est pour Leopardi une opération qui consiste à trouver la place d'un événement (ou d'un ensemble) dans un modèle général ; on le voit ici [2331], dans le développement qui analyse les relations entre nation-patrie (cohésion et identité) et impérialisme. Cette historiographie-là est structuraliste, comme l'est la définition du *sens* chez Benveniste (intégration d'une

unité à une unité du niveau supérieur) ; elle vise à conférer à l'événement une signification qui ne soit ni théologique (volonté divine), ni téléologique (pas en avant ou arrière sur la route du progrès).

La politique et l'imperfection.

L'hostilité de Leopardi à la notion de progrès, qui se développe à partir d'une réflexion sur la place de l'homme dans la Nature, est connue. Elle a été glosée, et a donné lieu à des débats contingents sur le caractère réactionnaire ou progressiste de Leopardi ou de sa pensée, sur l'accord ou le divorce entre sa pensée politique et sa pensée tout court. Ces débats étaient nécessaires, par exemple en Italie au sortir de l'époque fasciste ; ils le sont ou le seront peut-être encore. Ici, je veux seulement attirer l'attention sur l'affirmation que la politique est un art de l'imperfection, que la civilisation *moyenne* (on aurait pu dire en d'autres temps *médiocre*) est viable si elle est plus proche de l'excès de barbarie que de l'excès de civilisation. Par les temps qui courent, l'avertissement résonne *catégoriquement*.

La philosophie : pensée paradigmatique.

Hors les distinctions et oppositions entre raison et nature, entre philosophie parfaite et demi-philosophie, Leopardi, sans la définir, en pratique une, de philosophie, qui est clairement consciente de sa procédure et de son objectif. C'est celle qui consiste à construire des *paradigmes* pour y mesurer toute réalité ; non des catégories fixes, préétablies, et non une dialectique finaliste : mais des séries d'oppositions, d'oppositions composées, dont nous voyons, dans les notes que je laisse maintenant lire, la rigueur et la dynamique : *liberté et despotisme, raison et nature, barbarie et civilisation, action et inaction, philosophie et philosophie*. Ces oppositions opposent, non des termes entre eux seulement, mais, à un moment de surprise et de réveil, les termes à eux-mêmes, la pensée au réel qui devient pensée ; et la pensée ne se prend pas pour le réel, ne prétend pas le former, mais seulement le formuler, et par cette formulation, se former.

(Les notes du Z. sont données en entier ; les seules suppressions, notées entre [...] sont très brèves, et touchent des références notées par L. pour son usage personnel, et qui auraient nécessité, à leur tour, des annotations sans proportion avec leur portée, surtout aujourd'hui et pour nous. Les titres sont du traducteur. L'édition suivie est : Giacomo Leopardi, *Tutte le Opere*, a c. di Walter Binni, Firenze, Sansoni, 1969, vol. 2.)

« Liberté et anarchie »

[114]... Il est si vrai que l'anarchie conduit tout droit au despotisme, et que la liberté dépend d'une harmonie des parties, et d'une force constante des lois et des institutions de la république, que Rome ne fut jamais aussi libre, au sens courant de ce mot, que dans le temps qui précéda immédiatement la tyrannie. Voir les affaires de Clodius. [...] (6 juin 1820) Et on peut dire la même chose de la France, passée d'un saut d'une liberté furieuse au despotisme de Buona-parte.

« La philosophie n'est pas la gardienne de la liberté »

La civilisation des nations consiste en un compromis entre la nature et la raison, où celle-là, c'est-à-dire la nature, ait la part prépondérante. Considérons toutes les nations antiques, la perse au temps de Cyrus, la grecque, la romaine. Les Romains ne furent jamais aussi philosophes que quand ils inclinèrent vers la barbarie, c'est-à-dire au temps de la tyrannie. Et [115] pareillement, dans les années qui précédèrent celle-ci, les Romains avaient fait des progrès infinis dans la philosophie et la connaissance des choses, ce qui était nouveau pour eux. De quoi l'on déduit un autre corollaire : que la sauvegarde de la liberté des nations n'est ni la philosophie ni la raison, comme on prétend aujourd'hui que celles-ci doivent régénérer les choses publiques, mais les vertus, les illusions, l'enthousiasme, en somme la nature, dont nous sommes grandement éloignés. Et un peuple de philosophes serait le plus petit et le plus lâche du monde. Aussi notre régénération dépend-elle, pour ainsi dire, d'une ultraphilosophie, qui, connaissant l'entier et l'intime des choses, nous rapprochât de la nature. Tel devrait être le fruit des lumières extraordinaires de ce siècle (7 juin 1820).

« Raison, révolution, illusions »

[161]... La révolution Française, à supposer qu'elle eût été préparée par la philosophie, ne fut pas réalisée par elle, parce que la philosophie, et particulièrement la moderne, n'est pas capable par elle-même de rien opérer. Et quand bien même la philosophie serait bonne à réaliser elle-même une révolution, elle ne pourrait l'entretenir. Il est vraiment pitoyable de voir comment ces législateurs français républicains croyaient préserver, et assurer la durée, et suivre l'allure, la nature et le but de la révolution, en réduisant tout à la pure raison, et prétendre, pour la première fois *ab orbe condito*, géométriser la totalité de la vie. Chose non seulement lamentable dans tous les cas si elle réussissait, et qu'il serait, pour cette raison, stupide de désirer, mais impossible à réussir, même en ces temps mathématiciens, parce que carrément contraire à la nature de l'homme et du monde. *Le Comité d'instruction publique reçut ordre de présenter un projet tendant à substituer un culte raisonnable au culte catholique ! (Lady Morgan, France, l. 8, 3^e édit. française, Paris, 1818, t. II, p. 284, note de l'auteur)¹*. Et ils ne voyaient pas que l'empire de la pure raison est celui du despotisme par mille aspects : mais en voici sommairement un. La pure

1. La citation en italique, jusqu'à la fin de la référence, est en français dans le texte de L.

raison dissipe les illusions et conduit par la main l'égoïsme. L'égoïsme dépouillé de toutes illusions éteint l'esprit national, la vertu, etc., et divise les nations par têtes, je veux dire en autant de parties qu'il y a d'individus. *Divide et impera*. Cette division de la multitude, principalement si elle est de cette nature, et produite par cette cause, est la sœur jumelle plutôt même que la mère de la servitude. Quoi d'autre qui fût la cause substantielle de l'universelle et durable servitude du présent, à la différence des temps anciens ? Voyez ce qu'il en fut des Romains lorsque s'introduisirent parmi eux la philosophie et l'égoïsme, au lieu du patriotisme. Égoïsme si fort qu'après la mort de César, alors qu'il aurait paru si naturel que les anciennes idées se réveillent chez les Romains, c'est pitié de les voir tellement gourds, tellement indifférents, tellement tortue, tellement de marbre à l'égard des affaires publiques. Et Cicéron dans les *Philippiques*, dont le grand but était de rendre utile la mort de César, voyez s'il prêche la raison et la philosophie, et non pas plutôt les pures illusions, et ces grandes vanités qui avaient créé et conservé la grandeur romaine (8 juillet 1820). Voir p. 357, alinéa 1.

« Philosophie, révolution, vie »

[357]... A la p. 161. Les fastes de la révolution abondent en autres preuves de ce que je dis, et démontrent quel était le dessein des réformateurs. Il s'érigea des autels à la Déesse raison : Condorcet, dans le plan d'éducation présenté à l'Assemblée législative les 21 et 22 avril 1792, proposait l'abolition et la proscription de la religion naturelle elle-même, comme déraisonnable et contraire à la philosophie. (*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, chap. 5, vers la fin, note). Je ne dis rien du [358] nouveau Calendrier, de la fête de l'Être Suprême de Robespierre, etc. En somme, le but, non seulement des fanatiques, mais encore des plus grands philosophes français, qu'ils fussent précurseurs, ou acteurs, ou en quelque manière complices de la révolution, était précisément de faire un peuple exactement philosophe et raisonnable. D'où vient que je ne m'étonne, et ne les plains point principalement pour avoir cru à la chimère que pût se réaliser un songe ou une utopie, mais pour n'avoir pas vu que raison et vie sont deux choses incompatibles, et pour avoir au contraire estimé que l'usage entier, exact et universel de la raison et de la philosophie, dût être le fondement, la cause et la source de la vie, de la force et du bonheur d'un peuple (27 novembre 1820).

« Demi-philosophie, révolution, imperfection »

[520] La philosophie entière est totalement inactive, et un peuple de philosophes parfaits ne serait pas capable d'action. En ce sens je soutiens que la philosophie n'a jamais causé ni pu causer aucune révolution, ou mouvement, ou entreprise, etc., publique ou privée ; et qu'au contraire, par sa nature, elle a plutôt dû les supprimer, comme parmi les Romains, les Grecs, etc. Mais la demi-philosophie est compatible avec l'action, et peut même la causer. Ainsi, la philosophie aura pu causer, soit immédiatement, soit médiatement, la révolution de France, d'Espagne, etc., parce que la multitude, et le commun des hommes, même instruits, n'a jamais été, ni en France ni ailleurs, parfaitement philosophe, mais seulement à moitié. Or la demi-philosophie est mère d'erreurs, et erreur elle-même ; elle n'est pas pure vérité, ni raison, laquelle ne pourrait

causer le mouvement. Et ces erreurs semi-philosophiques peuvent être vivifiantes, surtout si elles se substituent à d'autres erreurs qui seraient par nature mortifiantes, comme le sont celles qui naissent d'une ignorance barbare et différente de l'ignorance naturelle, et qui sont même contraires aux préceptes et aux [521] croyances de la nature, qu'elle soit primitive, ou amenée à l'état social, etc. Ainsi les erreurs de la demi-philosophie peuvent-elles servir de remède à des erreurs les plus opposées à la vie, bien que celles-ci aussi découlent, en dernière analyse, de la philosophie, c'est-à-dire de l'excès de la corruption produite par la civilisation, qui n'est jamais séparé de l'excès relatif des lumières, dont au contraire il découle en grande partie. Et en effet, la demi-philosophie est le ressort du peu de vie et de mouvement populaire d'aujourd'hui. Triste ressort puisque, bien que ce soit erreur, et non parfaitement raisonnable, il n'a pas sa base dans la nature, comme les erreurs et les ressorts de la vie antique, de celle des enfants, ou des sauvages etc. : mais au contraire, en fin de compte, dans la raison, dans le savoir, dans des croyances ou connaissances non naturelles et contraires à la nature : il est plutôt imparfaitement raisonnable et vrai, que déraisonnable et faux. Et sa tendance le porte pareillement vers la raison, et par suite vers la mort, vers la destruction, et vers l'inaction. Et tôt ou tard il y [522] doit parvenir, parce que telle est son essence, au contraire des erreurs naturelles. Et l'action présente ne peut être qu'éphémère, et finira dans l'inaction tout comme, de par sa nature, a toujours fini tout élan, tout changement opéré dans les nations à partir d'un principe ou source philosophique, c'est-à-dire d'un principe de raison et non de nature, inhérent, substantiellement et primordialement à l'homme. Au reste, c'est la demi-philosophie, et non certes la parfaite philosophie, qui causait ou laissait subsister l'amour de la patrie et les actions qui en découlent, chez Caton, chez Cicéron, chez Tacite, Lucain, Thraséa Paetus, Elvidius Priscus, et chez les autres anciens, philosophes et patriotes à la fois. Ce que furent les effets des progrès et perfectionnements de la philosophie chez les Romains, est connu de reste.

Observez encore que le mouvement et l'effervescence causés aujourd'hui par la demi-philosophie vont perdant de jour en jour, nécessairement, le nombre de partisans et de prosélytes, etc., qui se perfectionnent progressivement en philosophie par l'expérience, etc., et qui, de semi-philosophes, deviennent ou deviendront peu à peu philosophes. (17 janvier 1821)

« Demi-philosophie, barbarie, renaissance »

[1077]... L'époque de Louis XIV et tout le siècle passé furent vraiment l'époque de la corruption barbare des parties les plus civilisées de l'Europe, de cette corruption et de cette barbarie qui succèdent inévitablement à la civilisation, telles qu'on les vit chez les Perses et les Romains, chez les Sybarites, les Grecs, etc. Et toutefois, cette époque se considérait alors, et, pour être encore toute récente, est considérée encore aujourd'hui, comme parfaitement civilisée, et rien moins que barbare. Certes, le temps [1078] présent, qui se considère comme le comble de la civilisation, ne diffère pas peu de celui dont j'ai parlé, et peut être considéré comme l'époque d'une renaissance hors de la barbarie. Renaissance qui a commencé en Europe avec la révolution française, renaissance faible, très imparfaite, parce qu'elle ne découle pas de la nature, mais de la raison, ou mieux de la philosophie, qui est un principe de civilisation débile,

languissant, faux et sans durée. Mais c'est quand même une façon de renaissance ; et observez combien, malgré l'insuffisance des moyens d'une part, et d'autre part leur caractère contraire à la nature, toutefois la révolution française (comme il a souvent été relevé) et le temps présent ont rapproché les hommes de la nature, seule source de civilisation, ont mis en branle les grandes et fortes passions, ont rendu aux nations déjà mortes, je ne dis pas une vie, mais une certaine palpitation, une certaine, lointaine apparence de vie. Et tout cela cependant est advenu par le moyen de la demi-philosophie, instrument de civilisation incertain, insuffisant, faible et passager par sa nature, parce que la demi-philosophie tend naturellement à croître, et à devenir parfaite philosophie, laquelle est source de barbarie. Appliquez à cette observation les barbares, ridicules et monstres modes (monarchiques et féodales), telles que garde-infante, coiffures d'hommes et de femmes, etc., etc., qui régnerent, au moins en Italie, jusqu'aux toutes dernières années du siècle passé, et qui furent détruites d'un seul coup par la Révolution. [...] Et vous verrez que le présent siècle est l'époque d'une vraie renaissance hors d'une vraie barbarie, jusque dans le goût ; et à ce point, on peut déceler une certaine façon de redressement dans la littérature de l'Italie d'aujourd'hui. (23 mai 1821) Voir p. 1084.

« **Ridicule, révolution, sentiment.** »

[1084]... A la p. 1078. Rapportez à cela, en tant qu'autre éphémère, faible, fausse renaissance de la civilisation, l'atténuation du despotisme, et le rejet plus répandu de celui-ci ; le perfectionnement de ce qu'on appelle le sentimental, perfectionnement qui date de la révolution ; la renaissance de certaines idées chevaleresques, qui en tant que telles étaient pleinement tournées en ridicule aux dix-huitième siècle, et dans une partie du dix-septième (comme dans les romans de Marivaux, etc.) ; à ce propos il est connu que Mariana attribue à *Don Quichotte* (c'est-à-dire au ridicule déversé sur les fortes et vives et douces illusions) l'affaiblissement de la valeur (et par conséquent de la vie de la nation, et les horribles progrès du despotisme) chez les Espagnols. [...] Et ainsi de tant d'autres opinions et préjugés sociaux, qui sont cependant nobles, doux et heureux, etc., qu'aujourd'hui on n'ose plus tourner en ridicule, comme il était de mode à cette époque-là ; un respect plus grand pour la religion de nos ancêtres, etc., etc. Toutes choses qui démontrent un certain rapprochement du monde par rapport à la nature, et aux opinions et sentiments naturels, et une façon de retour en arrière de quelques pas, encore que ce soit languissamment, et par l'action de principes misérables et sans vie, et même mortels, je veux dire les progrès de la raison, de la philosophie, des lumières. (24 mai 1821)

« **Nation, patrie, empire** »

[2331]...

L'Asie fut la première partie du monde à briller par sa puissance : elle eut les premières nations, les premières patries, et pour cette raison, elle régna, soit par ses colonies, soit par ses lois mêmes et son gouvernement des autres parties du monde qui furent peuplées par elle. Après l'Asie, ou dans le même temps, l'Égypte devient nation et patrie, et l'Égypte devient conquérante et quasiment centre du monde sous Sesostris, etc. La Grèce appelée enfant chez Platon,

devint à son tour² le centre du monde, et la partie la plus puissante de celui-ci, pourquoi ? Parce qu'en ce temps-là elle était devenue nation et patrie, tandis que l'Asie et l'Égypte avaient cessé de l'être, et qu'elle conservait des mœurs naturelles, perdues par les Asiatiques, etc. Et après [2332] que la Grèce, à cause de cette prépondérance, s'étant rendue redoutable aux plus grands royaumes, fut enfin parvenue à les conquérir, eut détruit l'immense empire Perse, y compris l'Égypte, et que grâce aux conquêtes d'Alexandre, l'Asie, l'Afrique, l'Europe furent devenues grecques de fait ou provinces grecques, après tout cela, par quel motif cette Italie jusqu'alors inconnue dans le monde, ignorée du nombre des nations et des puissances, croissant peu à peu, put-elle engloutir la Grèce et son empire, et établir son propre règne sur les ruines de celui de Semiramis, de Cyrus, d'Alexandre, etc. ? Parce que l'Italie, plus tard que les autres parties du monde, était devenue nation : la nature déjà enfuie de la Grèce même, demeurait dans ce fond d'Europe : là naissait la civilisation moyenne (plus proche de l'excès de barbarie, que de l'excès de civilisation auquel, après les Assyriens, les Égyptiens et les Perses, étaient arrivés aussi les Grecs) ; c'est elle qui les fit maîtres du monde : et chaque fois que la civilisation moyenne se trouvera, soit au milieu de peuples non encore touchés par la civilisation, soit au milieu de peuples [2333] pleinement civilisés (ce qui fut par la suite le cas des gens du Nord par rapport à l'empire romain, et l'est aujourd'hui de nouveau, surtout pour la Russie, par rapport au reste de l'Europe) ; chaque fois qu'une nation et une patrie existeront au milieu de peuples qui n'en auront jamais eues, ou qui par l'effet d'une extrême civilisation auront perdu nation et patrie, alors la civilisation moyenne triomphera du monde entier, et la nation qui demeure, ou qui naît, toute petite qu'elle soit, deviendra conquérante, et inscrira son nom dans le catalogue des nations qui ont exercé une domination universelle ; et cela, jusqu'à ce que cette même domination la réduise à la condition des puissances qu'elle aura vaincues, et détruise son pouvoir. Ce qui, aujourd'hui, étant donné la marche accélérée des choses humaines, adviendra plus rapidement que par le passé.

Dans ce catalogue des nations qui ont dominé aux différentes époques, où j'ai dit Asie il faut séparer et placer en succession les différentes nations de l'Asie qui ont dominé un empire : les Indiens peut-être, et avant tous les autres ; les Assyriens, les Mèdes, les Perses, peut-être [2334] aussi les Phéniciens, et leurs colons carthaginois, etc. Et l'empire français (qui est né, a vécu et est mort en vingt ans, ce qui sert de preuve à ce que je dis à la fin de la page précédente) mérite lui aussi une place parmi ce genre d'empires. C'est qu'en effet la nation française, bien que la plus civilisée du monde, n'a cependant accédé à l'empire que grâce à une révolution, qui, mettant à découvert toutes sortes de passions, et ravivant toutes sortes d'illusions, rapprocha la France de la nature, repoussa en arrière la civilisation (chose dont se plaignent en effet les bons philosophes monarchistes), ramena la France à l'état de nation et de patrie (qu'elle avait perdu sous les rois), rendit, même si ce ne fut que momentanément, plus sévères des mœurs dissolues, ouvrit la voie au mérite, développa le désir, l'honneur, la force de la vertu et des sentiments naturels ; qui enflamma

2. En français dans le texte.

les haines et toutes sortes de vives passions, et qui en somme, si elle ne ramena pas la civilisation moyenne des anciens, du moins ne fit guère moins (pour autant que le permettent les temps) : et il ne faut attribuer à rien d'autre ces actions, dites barbares, dont la France [2335] fut alors si féconde. Née de la corruption, la révolution la jugula pour un temps, comme il advient de la barbarie née de l'excessive civilisation, qui, par les chemins les plus tortueux, ramène les hommes plus près de la nature. (6 janvier, jour de l'Épiphanie, 1822) [2334-5]